

Défense et promotion du français et de la francophonie

Michel Tétu et Françoise de Labsade

Numéro 72, hiver 2003

L'Université Laval : phare du fait français d'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tétu, M. & de Labsade, F. (2003). Défense et promotion du français et de la francophonie. *Cap-aux-Diamants*, (72), 39–43.

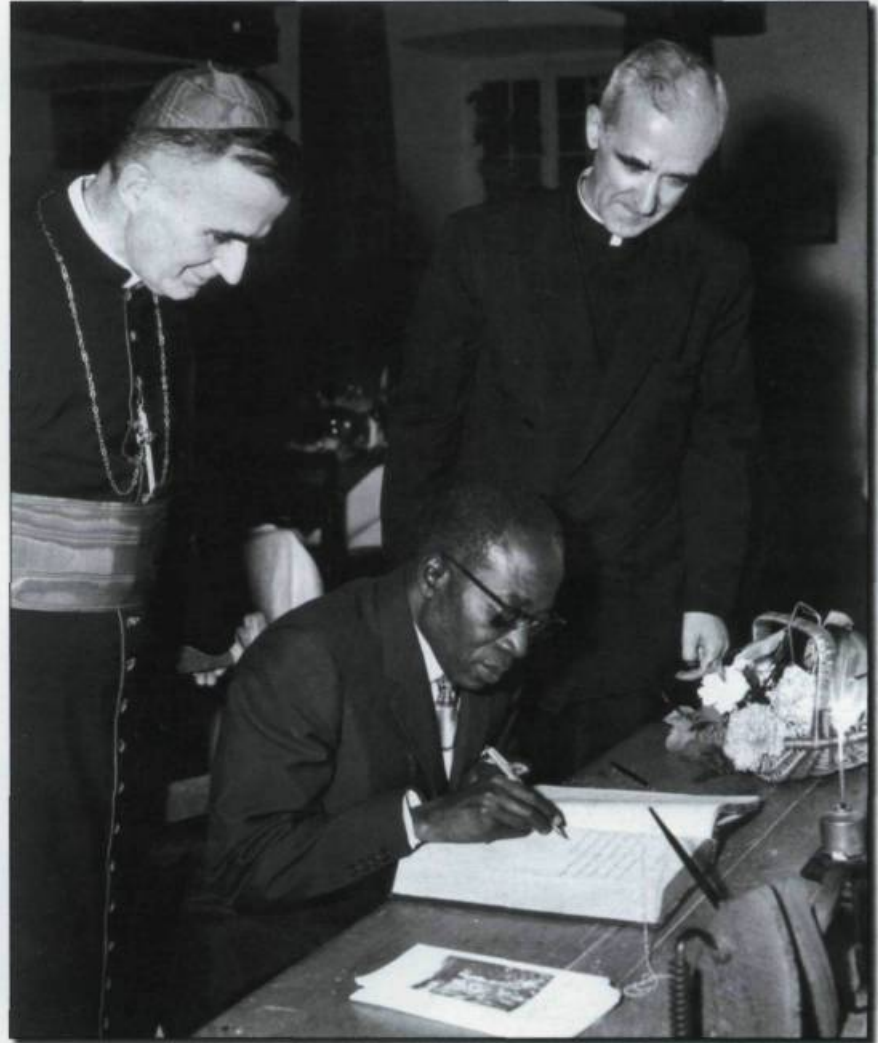
DÉFENSE ET PROMOTION DU FRANÇAIS ET DE LA FRANCOPHONIE

PAR MICHEL TÉTU
ET FRANÇOISE DE LABSADE

Dès ses origines, l'Université Laval s'était donné mission de maintenir la qualité de la langue française, de propager la foi chrétienne et de travailler au développement des connaissances. Ses responsabilités ne se limitaient pas à la ville de Québec ni à la région. N'oublions pas que le diocèse fondé par M^{gr} de Montmorency-Laval s'étendait, à la fin du XVII^e siècle, de l'Atlantique aux montagnes Rocheuses (on n'avait pas encore exploré au delà) et de la baie d'Hudson, ou presque, jusqu'au golfe du Mexique, depuis que Cavalier de la Salle avait reconnu le delta du Mississippi en 1682. Chateaubriand le savait. Dans son célèbre roman *Atala*, l'héroïne louisianaise meurt de langueur dans l'attente d'être relevée de son vœu de chasteté pour pouvoir épouser le bel indien Chactas : l'autorisation demande du temps, seul l'évêque peut l'accorder et il réside à Québec.

Revenons au rôle qui a lié, depuis le début, l'Université Laval à l'amélioration et au développement de la langue française en Amérique. Le gouvernement du Québec a toujours approuvé ses efforts dans ce sens et l'a aidée à remplir cette mission, reconnue d'utilité publique à de nombreuses reprises, particulièrement à chacun de ses anniversaires ou célébrations.

Ainsi, en 1902, pour le cinquantième anniversaire de sa charte, était créée la Société du parler français sous la conduite des linguistes et historiens de l'époque, avec la bénédiction de l'Église et le soutien financier du gouvernement. Cette société, association linguistique militante, se développa, intervint dans de nombreux secteurs, mit sur pied des rencontres et joua un grand rôle au moment où le Québec commençait à s'urbaniser et à s'industrialiser. À l'occasion de congrès successifs, fut exprimée et renforcée la volonté de défendre la langue française en s'unissant à cette fin. Plusieurs associations conséquentes et spécialisées naquirent de là, dont Parlons mieux qui eut son heure de gloire et d'efficacité.



Les fêtes du tricentenaire de la ville de Québec, fondée par Champlain en 1608, auxquelles s'associa l'Université Laval, attirèrent un très grand nombre de visiteurs et servirent de prélude au grand Congrès de la langue française, organisé en 1912 (60^e anniversaire de l'Université Laval) par la Société du parler français avec la Société Saint-Jean-Baptiste. Cette dernière, fondée en 1843 et vouée à la promotion des Canadiens français, avait réussi à créer une section en France : ce fut le lointain ancêtre de France-Québec. Le congrès de 1912 connut un grand succès, le premier d'une portée internationale. L'Académie française y avait envoyé une délégation. Beaucoup de personnalités francophones - on

■ Visite de Léopold Sedar Sanghor, président de la république du Sénégal, le 22 septembre 1966 : S. Ém. le cardinal Maurice Roy, chancelier; M. Léopold Sedar Sanghor; M^{gr} Louis-Albert Vachon, P.A., V.G., recteur. Photographie : W.B. Edwards. N° 14. (Archives de l'Université Laval. 89-130).

disait alors françaises - vinrent du Canada et des États-Unis. On forma un comité qui fonctionna pendant une dizaine d'années, péniblement vers la fin à cause des bouleversements dus à la Première Guerre mondiale.

Une autre rencontre eut lieu en 1928 (75^e anniversaire de l'Université Laval); puis une dizaine d'années plus tard, un très grand congrès, en 1937 (85^e anniversaire), qui attira à Québec plusieurs milliers de participants. Le gouvernement français était officiellement représenté ainsi que les provinces canadiennes et plusieurs États américains dont la Louisiane qui avait délégué son gouverneur, M. Lêche. Académiciens, universitaires, gens de lettres, de gouvernement et d'église travaillèrent très sérieusement entre les grandes manifestations de prestige et les cérémonies religieuses. Le 1^{er} juillet 1937, 46 résolutions sur l'avenir du français en Amérique étaient adoptées, dont celle qui instituait un comité permanent du deuxième congrès qui deviendra le Comité permanent de la survivance française. Une quinzaine d'associations et d'organismes devaient naître de cette grande réunion. On en retiendra trois : la Société historique de Québec, toujours vivante, la Faculté des lettres de l'Université Laval et les Cours d'été de français qui accueillirent, depuis lors, à Laval plusieurs dizaines de milliers d'Américains, de Canadiens anglais et de Latino-Américains. Le gouvernement du Québec devait souvent utiliser cet organisme

pour ses généreux programmes de formation d'étrangers. Aujourd'hui encore, plusieurs sections sont réservées aux boursiers et bénéficiaires du gouvernement. De nombreuses personnalités du monde des affaires et de la politique sont venues se former en français aux cours d'été qui acquièrent une très grande renommée à l'égal de ceux de Middlebury aux États-Unis. Le gouvernement du Canada, dans sa volonté de «bilingualiser» la fonction publique, choisit d'envoyer à Laval des hauts fonctionnaires appelés aux plus grandes responsabilités (Roland Michener, gouverneur général, Gordon Robertson, greffier en chef, etc.). Des professeurs prestigieux y sont venus, ce qui a contribué au rayonnement de l'université. Les «mardis universitaires» qui accueillèrent, pendant l'année, d'éminents conférenciers trouvèrent un prolongement adapté à la saison estivale. Plusieurs se rappellent encore le premier concert, donné en plein air à l'île d'Orléans en 1961 devant près de 3 000 spectateurs, par un jeune professeur de poésie aux cours d'été et diplômé de l'université qui enthousiasma son public : Gilles Vigneault. Le succès de ce concert le convainquit de quitter l'enseignement pour se consacrer à la chanson. D'autres étudiants sont devenus chanteurs comme Angèle Arsenault et Édith Butler qui obtinrent une maîtrise en lettres, et bien d'autres écrivains telles Antonine Maillet, après une thèse de doctorat sur Rabelais, Marie Laberge, Chrystine Brouillet...

Photo de Francis Bekey lors de l'une de ses visites à l'Université Laval. Photo Renée Méthot. (Service des ressources pédagogiques, Université Laval, 88-318-11).



L'APRÈS-GUERRE

Des universitaires européens arrivèrent à Québec – et parfois s'y établirent – au moment de la Deuxième Guerre mondiale. Il faut signaler le philosophe belge Charles De Koninck; le premier spécialiste des littératures francophones avant la lettre, le célèbre Auguste Viatte, d'origine française, qui finit sa carrière en Suisse à qui l'on doit les premières études sur la littérature d'expression française en Amérique. (Canada, Haïti, Louisiane). Le père Louis Morice, grand spécialiste de Verlaine, exerça des étudiants à la poésie et, d'une manière plus générale, à la création : il guida les premiers pas de Marie-Claire Blais qui, comme beaucoup d'autres, lui voue une grande admiration. Puis vient d'Europe centrale, via Strasbourg, le phonéticien Georges Straka qui fit éclore d'autres vocations dont celles des Jean-Denis Gendron, Lorne Laforge... L'interdisciplinaire était de règle alors, de sorte que le bouillonnement intellectuel fut vraiment remarquable.

En 1952 (100^e anniversaire), l'université s'ouvre véritablement sur le monde avec la tenue non plus seulement d'un seul, mais de plusieurs congrès scientifiques d'envergure internationale qui attirent des spécialistes d'Europe et d'Amérique. Un grand colloque original, en foresterie, géographie et géodésie, dégage de nouveaux concepts (qui conduiront à l'environnement) et une nouvelle terminologie nord-américaine en français et en anglais. Dans les autres disciplines, on n'oublie pas la linguistique qui a droit aussi à un important colloque. Le Comité permanent de la survivance se transforme alors, et devient le Conseil de la vie française en Amérique. On conçoit des projets pour l'avenir de l'université elle-même. On élabore les plans d'une université moderne avec un campus à l'américaine qui sera situé à Sainte-Foy. De nombreux pavillons vont s'élever peu à peu pour les diverses facultés et écoles qui se multiplient.

En 1962 (110^e anniversaire), l'université a transféré son rectorat; elle inaugure ses nouveaux pavillons l'un après l'autre et accueille de nouveaux congrès internationaux. Les facultés et écoles se développent et se subdivisent en départements.

LA FRANCOPHONIE

Dans la foulée des grands événements de 1967, Exposition universelle, venue du général de Gaulle..., un congrès fut remarquable au début de septembre, puisqu'en découla la création de trois organismes : la Biennale de la langue française (le congrès déjà tenu deux ans auparavant décida de se réunir sys-



tématiquement tous les deux ans), le Conseil international de la langue française (CILF) et la Fédération internationale des professeurs de français (FIPF). La biennale revient à Québec en 1989 et la FIPF y tient un énorme congrès, en 1984, qui concrétisera son implantation mondiale.

En 1972 (120^e anniversaire), la Francophonie est née depuis deux ans, même si on n'ose pas encore l'appeler par son nom. M. Jean-Marc Léger, Secrétaire général fondateur de l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française (AUPELF), en 1961, a été élu, à Niamey, le 20 mars 1970, secrétaire général de l'Agence de coopération culturelle et technique. Étant donné que plusieurs pays d'expression française refusent d'adhérer à l'ACCT pour des raisons politiques (ex. l'Algérie) et que, d'autre part, il existe beaucoup de francophiles, d'enseignants et étudiants de français dans le monde, on envisage de mettre sur pied un vaste regroupement des Départements universitaires d'études françaises.

L'Université Laval est encore sollicitée. Le 20 mai 1972, après un colloque international d'une semaine, naît le Comité international des départements de français (CIDEF). Le Comité deviendra Conseil quelques années après et rayonnera dans le monde entier. La présidence en est confiée à Michel Tétu, directeur du Département de français, puis directeur du Département des littératures.

Figures des Montagnais. (Détail). Dessin extrait de la carte de Samuel de Champlain «Carte Géographique de la Nouvelle France...», 1612. Tiré de Samuel de Champlain. *Les voyages de sieur de Champlain Xaintongeois, capitaine ordinaire pour le roy...* Paris, Chez Jean Berjon, 1613.

L'Université Laval offre des locaux et une secrétaire au CIDEF. L'entente est initialement de cinq ans; elle est prolongée de trois autres années. (Les départements de français, devenus membres associés de l'AUPELF, sont alors regroupés directement au siège social de l'AUPELF à Montréal, qui elle-même changera de structure et d'appellation à plusieurs reprises depuis lors). Mais l'Université Laval et, plus généralement, le Québec en garderont un prestige et une reconnaissance qui durent encore aujourd'hui et qui ont beaucoup aidé le Québec dans sa coopération internationale (le recteur Michel Gervais a aussi été président de l'AUPELF).

Cette première rencontre des départements d'études françaises qui dressait un bilan de l'enseignement du français dans les universités des différents continents entraîna une importante réflexion sur le dialogue des cultures et sur la pluralité de la francophonie. L'écrivain martiniquais Édouard Glissant notait que, s'il s'agissait toujours de la même langue dans la francophonie, il y avait des langages différents (la langue crée le rapport, le langage crée la différence). C'est ainsi qu'il terminait sa magistrale intervention : «Je te parle dans ta langue, et c'est dans mon langage que je te comprends».

Extrait d'une carte de Samuel de Champlain montrant le site de Tadoussac. Tiré de C.-H. Laverdière. *Œuvre de Champlain*. Québec, Géo. E. Desbarats, 1870. p. 292.



Les chiffres montrent les brasses d'eau.

- A Vne montagne ronde sur le bord de la riuere du Saguenay.
- B Le port de Tadoussac.
- C Petit ruisseau d'eau douce.
- D Le lieu où cabanent les fauuaiges quand ils viennent pour la traicte.
- E Maniere d'isle qui clost vne

- partie du port de la riuere du Saguenay.
- F (1) La pointe de tous les Diabls.
- G La riuere du Saguenay.
- H La pointe aux allouettes (2).
- I Montaignes fort mauuaifes, remplies de sapins & boulleaux.
- L Le moulin Bode.

- M La rade où les vaisseaux mouillent l'ancre attendant le vent & la marée.
- N Petit estang proche du port.
- O Petit ruisseau fortant de l'estang, qui discharge dans le Saguenay.
- P Place sur la pointe sans arbres, où il y a quantité d'herbages.

(1) f, dans la carte. Cette pointe s'appelle aujourd'hui la pointe aux Vaches. — (2) La lettre H est placée plutôt sur la batture que sur la pointe aux Allouettes.

Naîtront de là les premières études sérieuses et comparées sur la littérature d'expression française et sur les variétés linguistiques du français. Après l'*Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, des recherches sont organisées dans toute la francophonie. Sous la responsabilité de Claude Poirier, le Trésor de la langue française du Québec devient une entreprise considérable, unique, entraînant de nombreux projets connexes.

Il faudrait pouvoir s'arrêter sur tous les centres de recherche francophones à vocation internationale qui se sont développés au cours des années 70. Après les travaux remarquables de Luc Lacourcière, puis de Jean Du Berger et Jean-Claude Dupont, les archives de folklore donnent naissance au Centre d'études des lettres, arts et traditions (CELAT) qui connaît de nombreuses mutations pour devenir un centre interuniversitaire et interdisciplinaire très important. De même, le Centre de recherches en littérature québécoise (CRELIQ), responsable de réalisations magistrales comme le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, se développa en devenant interuniversitaire. On doit mentionner encore le Centre international de recherches sur le bilinguisme qui joua un rôle fondamental dans les années 70 et 80. La liste des centres et de leurs réalisations s'allongera d'année en année.

LÉOPOLD SEDAR SENGHOR À QUÉBEC

Le président du Sénégal, le grand écrivain et chanteur de la Négritude, était déjà venu à Québec depuis 1967 pour des missions exploratoires dans le but de réunir les chefs d'États francophones. L'Université Laval l'avait déjà honoré d'un doctorat. Mais, en 1987, il revient voir la concrétisation de son idée en terre américaine. Après le départ de gouvernement de Pierre Elliott Trudeau, une entente est trouvée entre les gouvernements fédéral et provincial. Le président français François Mitterrand a convoqué rapidement un premier Sommet à Paris en janvier 1986. MM. Mulroney et Bourassa s'entendent pour accueillir à Québec, en septembre 1987, le deuxième Sommet qui allait consacrer l'institution. Comme l'Université Laval doit fêter alors le 50^e anniversaire de la Faculté des lettres, l'affaire prend une allure grandiose sous la présidence de M^{me} Jeanne Sauvé, gouverneure générale du Canada, avec la présence de nombreuses personnalités dont trois académiciens (L. S. Senghor, Michel Droit et Maurice Druon, le secrétaire perpétuel de l'Académie française). L'Afrique ne pouvait être oubliée : le Camerounais Francis Bebey, poète-musicien-chanteur, accompagne

la cérémonie officielle de sa guitare et de ses chants.

En plus des écrivains québécois régulièrement invités et rythmant les moments importants de la vie de l'université, nombreux sont les grands écrivains de la francophonie, à partir de 1970, invités par l'Université Laval, pionnière en ce domaine : des Africains, Bernard Dadié, Francis Bebey, Mongo Beti, Macombo Bambote, le Martiniquais Aimé Césaire, le Guyanais Léon Gontran Damas, le Malgache Flavien Ranairo, des Maghrébins Albert Memmi (Tunisie), Driss Chraïbi (Maroc), Mouloud Mammeri (Algérie), sans oublier les Européens, Nathalie Sarraute, Béatrix Beck, Robert Pinget, Michel Butor, etc. L'Université Laval devient le lieu privilégié de la francophonie en Amérique, d'autant plus que la Superfrancofête de 1974, suivie du rassemblement permanent des peuples francophones à l'occasion du festival d'été de Québec, la rendent populaire et connue à travers le monde.

L'ANNÉE FRANCOPHONE INTERNATIONALE

En 1991, le ministre français de la Francophonie, M. Alain Decaux, qui avait décrété le 20 mars «Journée internationale de la Francophonie», souhaite mettre sur pied une publication annuelle de portée internationale afin de mieux faire connaître la vie et les activités des pays francophones. L'Université Laval est de nouveau sollicitée et mise à contribution. En 1992 (140^e anniversaire), paraît le premier numéro de *L'Année francophone internationale*, devenue, depuis, un phare de la Francophonie, «un incontournable», comme se plaît à le dire M. Boutros Boutros-Ghali. L'AFI regroupe maintenant plus de 200 collaborateurs à travers le monde; son tirage est monté à 15 000 exemplaires; elle est passée de 180 à 450 pages en couleurs. Elle génère, depuis Québec, d'autres publications et des rencontres scientifiques à l'échelle internationale.

En 2002-2003, l'Université Laval fêtera le 150^e anniversaire de sa charte de diverses façons, et surtout, selon sa tradition, par des colloques internationaux, une dizaine dont le dernier, qui couronnera les Grandes Fêtes, sera organisé par l'AFI : quatre siècles de francophonie en Amérique. Il aura lieu du 24 au 29 mai 2003, exactement quatre siècles après l'arrivée de Champlain à Tadoussac (24 mai) et sa rencontre avec le chef Anadabijou (27 mai 1603) qui marqua la première véritable rencontre des cultures et des civilisations appelées à cohabiter. Une alliance allait naître avec les Amérindiens qui

décidera de l'orientation et du devenir de la Nouvelle-France.

CHAMPLAIN ET L'AVENIR DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

La commémoration de l'arrivée de Samuel de Champlain n'a pas pour unique but de fêter les origines de la France d'Amérique. Il faut se rappeler surtout qu'en descendant du bateau à Tadoussac/Baie-Sainte-Catherine, Champlain rencontra des Amérindiens en mai 1603 et scella avec eux une alliance qui allait permettre toutes les implantations de la France en Amérique. Il comprit que malgré – et à cause de – leurs cultures, traditions et religions différentes, les Européens devaient s'instruire des Amérindiens pour apprendre l'Amérique, le milieu environnant et l'adaptation aux réalités du Saint-Laurent.

Les nations autochtones, dont la mémoire collective a gardé un excellent souvenir de la rencontre avec Champlain, dans le prolongement de la «Paix des braves» signée avec le gouvernement Landry (octobre 2001) sont prêtes à collaborer pleinement avec l'université à l'organisation de l'événement; ce qui fera du colloque et des commémorations de 2003 une manifestation de tout premier plan, marquante pour l'histoire de la société québécoise.

Si nous rappelons le passé, c'est en vue d'en tirer des leçons pour les générations montantes. «Je me souviens» se dit «Nitshissen» en innu (c'est le titre d'une exposition au Musée de Mashteuiatsh à Pointe-Bleue). L'Université Laval saura garder vivante sa tradition d'ouverture aux autres (nations, cultures, langues et traditions) en restant fidèle à sa mission d'origine, à la langue française et à la francophonie. Déjà, une chaire de recherche du Canada en francophonie et en littératures africaines a été créée en 2002. D'autres chaires et groupes de recherches sont prévus dans un avenir proche, qui semble prometteur. ◆

■ Michel Tétu et Françoise de Labsade
L'Année francophone internationale
Faculté des lettres
Université Laval